

Richard Abibon

Un reste de papier sulfurisé tordu

Nicole¹, puisque vous avez souhaité jouer les mouches du coche, je veux bien jouer le coche. Je vais donc partir de la pratique, celle du sujet et de son désir, celle de « sujet à sujet » que vous invoquez. Puis, je vais tenter d'articuler cette pratique avec cette théorie qui vous agace, ce que je peux comprendre.

Quelle pratique ? Celle qui a présidé à l'invention de la psychanalyse : l'analyse d'un rêve, et plus précisément d'un rêve personnel puisque c'est en analysant ses propres rêves que Freud a inventé la psychanalyse. En effet, puisque vous invoquez le sujet, c'est en pratiquant ainsi que le sujet s'assume comme sujet. Ce n'est pas en analysant les rêves des autres, ou les dires des autres, quels qu'ils soient. Ce serait les transformer en objet de mon discours. J'ajoute : c'est parce qu'un sujet s'assume ainsi comme sujet qu'il peut entendre un autre sujet. Je vous avais répondu, dans un premier temps, par un article déjà écrit, ce qui est un peu transformer cet article en objet. Il me semble que je dois aussi répondre en sujet à votre interpellation de sujet, nommément et précisément.

Je vais donc partir d'un de mes rêves les plus récents. Il date de la semaine dernière. Voici :

Atelier d'écriture chez une collègue relativement connue dans le milieu analytique. J'ai déjà participé à un tel atelier. Ceci est le deuxième et c'est elle l'animatrice. Elle m'engueule dès le départ en me disant que, la dernière fois, je suis parti un quart d'heure avant la fin. Elle va imposer une règle : on n'a pas le droit de partir plus tôt. Je lui réplique que, la dernière fois, on avait pris du retard et que j'avais pris un engagement pour après, il fallait donc que je parte. J'aurais bien aimé rester, mais je ne pouvais pas. Ça me met dans une colère noire contre elle. Je n'ai pas envie de respecter sa règle, tandis qu'elle dit qu'elle va virer tout ceux qui ne la respectent pas.

On est dans un appartement à plusieurs niveaux. De petites marches permettent d'aller d'un niveau à l'autre. Les gens se préparent à l'atelier. Les uns font la popote, un autre fait du café. Je boude dans un coin. Y'a un type très beau, au visage très fin... ah, non c'est une fille.

Plusieurs années auparavant, j'avais eu une relation platonique de quelques mois avec une femme très belle, avec un visage très fin, ressemblant à celle-ci. Je suis assis à côté d'elle dans un sofa. Elle me dit : « à la fin du stage, ils seront tous amoureux de moi ». Ça m'énerve. Evidemment moi aussi, je serais amoureux d'elle ! Elle est trop jolie ! Ça m'énerve qu'elle se sache belle, qu'elle en joue, et que ça lui confère une supériorité évidente sur tout le monde. Mais elle, elle est en T-shirt et pantalon moulant. Je sais donc qu'elle est mince, alors que l'autre, celle que j'avais connue, se cachait derrière des châles et de grandes robes amples que je soupçonnais avoir fonction de dissimuler quelques rondeurs contradictoires à la finesse de son visage.

¹ Je réponds à Nicole Brunel qui m'avait écrit : « je vais jouer les mouches du coche mais quand vous

A force de ruminer ma colère, je pense que je n'aime pas les gens qui partent avant la fin. Je n'ai jamais fait ça et je n'aime pas les gens qui font ça. J'en suis donc venu à la raison de la collègue qui m'a engueulé. Mais c'est sa façon de faire la patronne qui est insupportable. Spécialement pour me l'avoir dit à moi et non à tout le monde.

Je lis la lettre qu'elle m'a envoyée. Elle comporte plusieurs feuillets avec le programme de stage imprimé sur un papier spécial qui me fait penser à du papier sulfurisé. Il y a le programme, les méthodes et même les menus du stage, car elle fait aussi à manger. Je cherche en vain un mot personnel qu'elle m'aurait adressé.

J'étais persuadé d'avoir choisi ce rêve au hasard. Pourtant, ce sur quoi il se termine est une sorte d'appel à une reconnaissance de ma particularité de sujet. C'est là où ça rejoint tout à fait votre interpellation. La théorie est toujours un discours généraliste, sans quoi ce n'est pas une théorie. Fatalement, dans un tel discours le sujet se sent floué, exclu, banni. C'est le lot de presque tous les sujets, dirais-je, qui cherchent sans cesse comment se faire valoir comme tel, y compris en produisant des discours théoriques qu'ils veulent brillants afin de susciter l'admiration des foules. On peut aussi tenter de se faire valoir par un symptôme qui serait supposé attirer intérêt, compassion, et reconnaissance. Dans les deux cas, discours brillant et symptôme, c'est à côté de la plaque, car ce n'est qu'une métaphore du sujet, qui se retrouve ainsi, comme disait la prof de français à l'école, « hors sujet ».

Donc, en m'adressant une lettre, cette collègue ne fait que s'adresser à tous, en général, à la cantonade, et je n'y suis pas. D'ailleurs l'essentiel de mon interaction avec elle, dans le rêve, se situe au niveau d'une règle devant être respectée par tous, et qu'elle me reproche d'avoir transgressée. Je suis en colère non seulement par le fait du rappel à l'ordre, mais surtout parce qu'il s'agit d'une injustice : c'est elle-même qui a pris du retard dans l'animation de son atelier, et pour respecter un autre engagement, j'ai été obligé de m'en aller. Je suis fautif, mais moi, c'est pour une bonne cause, tandis qu'elle, non.

C'est la logique du rêve, hein. Dans la réalité je sais bien comment ça se passe. Il y a toujours des retards, car on attend les retardataires, on a toujours un peu de mal à s'y mettre et donc il arrive qu'on finisse plus tard. C'est la souplesse nécessaire des affaires humaines. Dans la réalité, je prends toujours une marge si j'ai un autre rendez-vous après un travail de groupe. De même, pour mes rendez-vous d'analyste, j'essaie de maintenir une heure précise de façon que les analysants n'aient pas à attendre leur tour dans la salle d'attente... sauf quelques fois, du fait des impondérables, des nécessités et des désirs impossibles à calculer qui font parfois déborder. Souplesse nécessaire, à condition qu'elle ne devienne pas à son tour comme une règle non dite qui revient au bon plaisir, voire au caprice de l'analyste. J'en ai suffisamment souffert lorsque j'étais analysant, un quart d'heure étant justement le temps maximum que m'accordaient mes deux premiers analystes. Le temps d'attente, lui, était de l'ordre de la demi-heure de l'heure, parfois de l'heure et demie.

Sans doute est-ce pour cela que mon rêve insiste sur une petite différence d'un quart d'heure. Car c'est moi qui anime cette collègue. C'est mon rêve, je la mets donc en scène. Je lui fais dire quelque chose qui correspond à une parole inconsciente, mais une parole mienne. Son engueulade pourrait bien être le reproche que je n'ai jamais osé adresser directement à mes analystes. La moindre remarque que j'avais tentée m'avait attiré les foudres du grand spécialiste, totalement sûr de ce qu'il faisait, incapable de se laisser questionner. Il maintenait ainsi les gens dans une dépendance infantile fort loin de la libération que l'on aurait pu attendre d'une analyse. Avec le temps, j'avais appris à

me la fermer, étonnant résultat pour une analyse sensée au contraire nous amener à l'ouvrir.

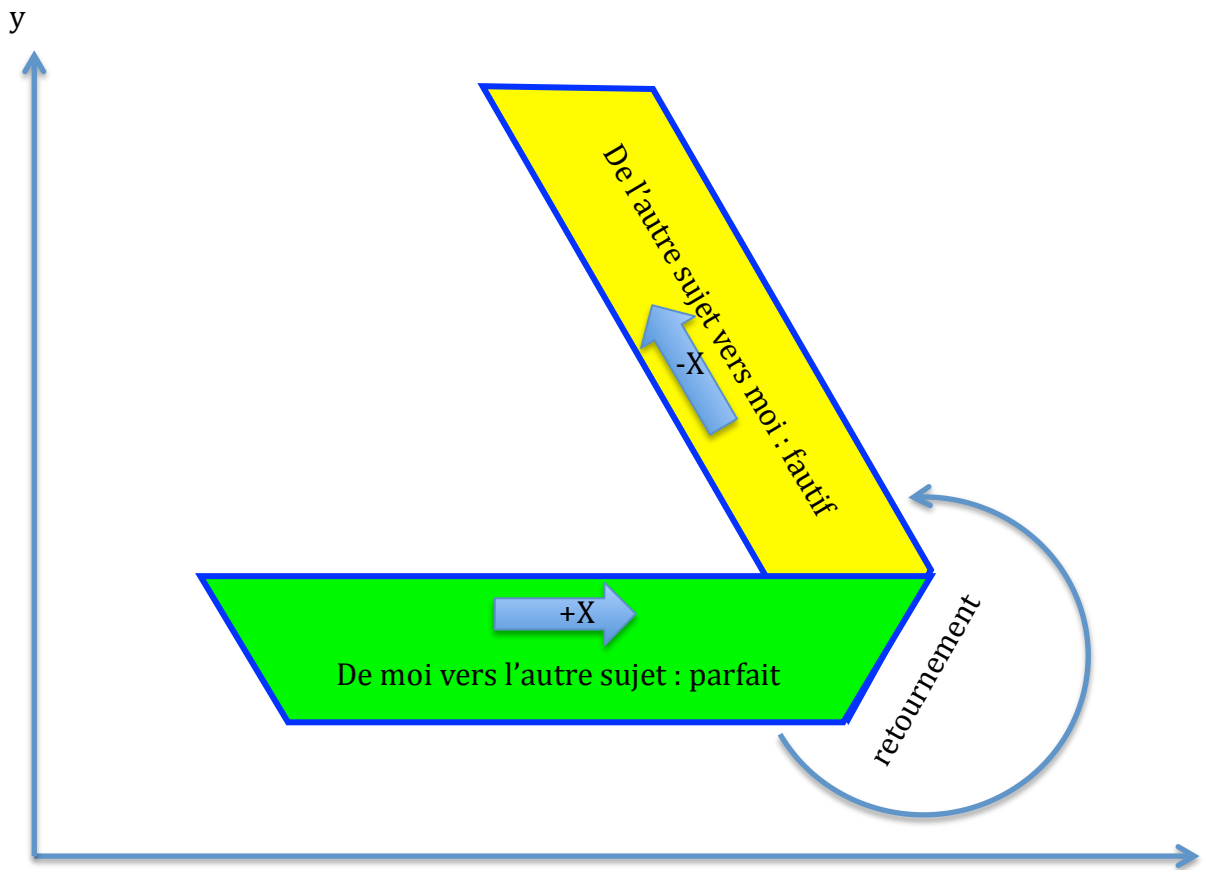
Il se trouve que j'ai été très proche de cette collègue, tant que je me déclarais d'accord avec elle sur ses positions théoriques. Dès que j'ai commencé à prendre une certaine indépendance, elle m'engueulait, m'interrompant en plein exposé, par des propos virulents commençant le plus souvent par : « tu ne peux pas dire ça ! », à quoi je répondais aussi calmement que possible par une remarque que je pensais marquée au coin du sens : « Mais si. La preuve, c'est que je viens de le dire ». Le désaccord entre collègues en effet, n'est pas de l'ordre d'une possibilité ou impossibilité de discours. Le discours est toujours possible, c'est une incongruité totale de le déclarer impossible. Il peut s'inscrire en faux contre une conviction, et cela, c'est de l'ordre de la fausseté et de la vérité, qui sont toutes deux des possibilités du discours. En aucun cas des impossibles.

De même, avec mes analystes surtout le premier, il y avait des discours qu'il tenait pour impossible : chaque fois que je pouvais me plaindre des traitements qu'il m'infligeait par des attentes incroyables, me faisant parfois louper mes engagements ultérieurs, que ce soit de boulot ou de récupération de ma fille à la sortie de telle ou telle activité ; chaque fois que je me plaignais d'un abrupte fin de séance qui m'empêchait de finir un propos auquel je tenais. Il se croyait malin en pratiquant la scansion lacanienne qui ne m'a jamais fait progresser d'un iota, étant donné que ça m'empêchait surtout de parler.

D'où ma colère, qui n'avait jamais trouvé d'adresse. Sa façon de fonctionner était théorique, s'appuyant sur les enseignements du maître et se reproduisant dans une pratique de maître. Elle faisait fi de la parole du sujet.

Je fais monter tout cela sur la scène en me servant des difficultés à parler que j'ai ressenties dans une école de psychanalyse dont j'ai été membre pendant dix ans. j'ai ainsi placé cette collègue analyste, à la place de mon analyste.

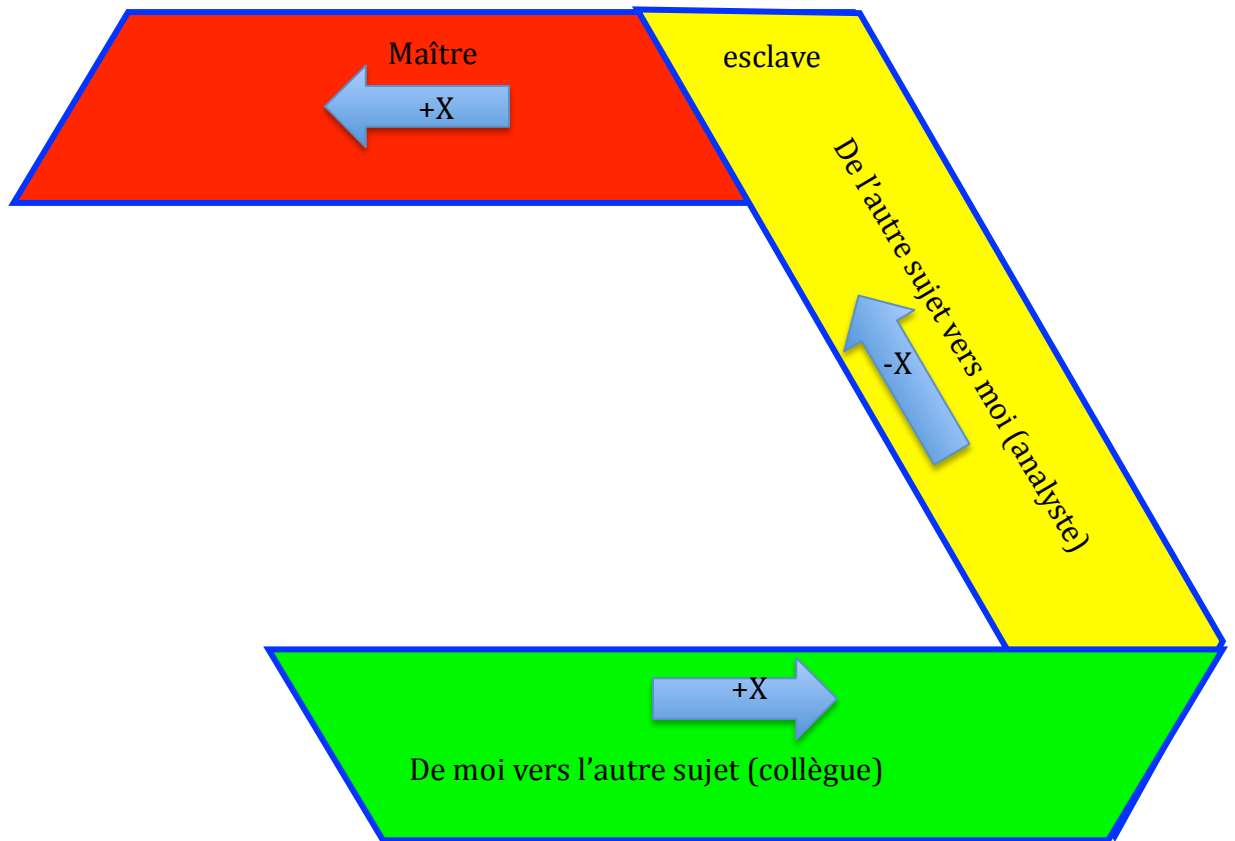
Or, comment le rêve fait-il monter cela sur la scène ? Par un retournement, ce que Freud appelait retournement de la pulsion. Certes, je ressens une colère, mais c'est une autre personne qui me reproche mon quart d'heure d'absence. Lui faisant remarquer que c'est elle qui a du retard, cela signifie que c'est moi qui lui reproche son quart d'heure d'absence, de la même façon que j'aurais pu reprocher à mon analyste son quart d'heure de silence après m'avoir fait poireauter une heure. C'est le mécanisme de la projection, indépendant ici du jugement que je pourrais avoir sur les prises de position de cette collègue. Ça va vers l'autre sujet et, en fait, ça me revient de l'autre sujet. Tout se passe donc comme si je tordais une bande de papier pour lui faire subir un changement de sens.



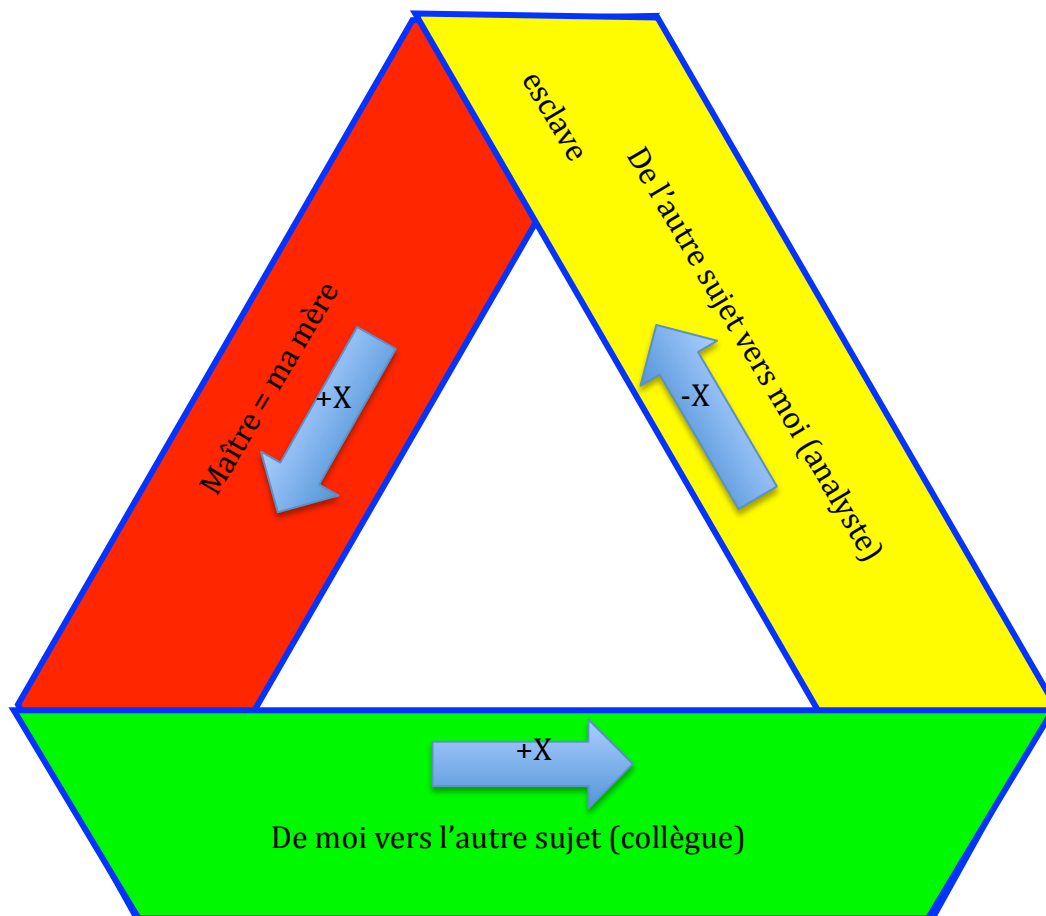
Où l'on voit que c'est bien la même bande, le même rêve, le même sujet, en train de réorganiser le rapport entre *la représentation* qu'il a de lui-même et *la représentation* qu'il a de l'autre. La représentation de moi comme « fautif » étant contradictoire avec la représentation que j'ai de moi comme « parfait », le « fautif » se trouve refoulé par le retournement, et c'est un autre sujet qui me reproche de l'être.

Néanmoins, à l'intérieur même du rêve, sur fond de colère, ma rumination m'amène à me rendre compte qu'il y a une certaine raison dans le propos de ma collègue. Je n'aurais pas dû partir trop tôt. Je me rends compte que la colère porte moins sur l'objet avancé en prétexte, le retard, que sur la position respective que nous occupons dans notre rapport. Pour le dire brutalement, il s'agit de la position du maître et de l'esclave. Elle se comporte en maître et je le refuse. De même dans mon rapport à l'autre femme au visage fin mais pour d'autres raisons. Ma collègue fait le maître par l'énoncé des règles et le reproche. La seconde femme s'affirme en maîtresse de tous par l'effet indiscutable de sa beauté.

Il y a donc là un second retournement. Il porte non plus seulement sur le *sens* (d'où vient le reproche ?) mais sur le *contenu* du reproche. Ce second retournement me ramène à moi (sens) : certes, on peut aussi me faire ce reproche. Mais il change la couleur de la représentation en question. Ce n'est plus « qui a un quart d'heure de retard ? », c'est : « qui est le maître ? ». On passe de jaune à rouge. Effet rétroactif : je m'aperçois que la coloration avait aussi changé dans le premier retournement, car la question du quart d'heure ne concernait pas seulement cette collègue, mais mon analyste. On était passé, par voie de refoulement, de mon analyste (vert) à ma collègue (jaune).



Cette nouvelle torsion (ou retournement) permet de saisir l'enjeu de pouvoir. Dans le même temps, ça me ramène de la projection (c'est pas moi, c'est l'autre) à l'introjection (ok, c'est bien moi, mais il s'agit d'autre chose). Mais cette fois la torsion n'est plus de même sens. Jusqu'à présent on tordait dans le sens allant de dessus à dessous : c'était le processus de refoulement. Cette dernière torsion ramène au sujet, de dessous à dessus, c'est-à-dire qu'elle fait office d'interprétation. Après cette traversée vers l'autre, elle permet de rabouter avec le sujet dont j'étais parti.



L'interprétation était amorcée par la première torsion. Là, elle s'affirme avec l'éveil et le discours que ce parcours me permet de tenir. Je comprends alors que ce rapport à ma collègue qui voilait un rapport à mon premier analyste voilait aussi, via le transfert, un rapport à ma mère qui, elle aussi, m'empêchait de parler. Je le comprends grâce à l'allusion finale aux menus, développée en filigrane dans le papier sulfurisé servant de support aux gâteaux de mon enfance.

Il y a bien longtemps, lorsque je m'étais rendu compte de cela, qui était bien trop évident pour que je m'en aperçoive, je m'en étais ouvert à ma mère lors d'une promenade dans mon jardin, à 40 ans passé. « Pourquoi est-ce que tu m'en veux ? » avait-elle commencé. Pour une fois, c'était l'occasion à ne pas louper. Je lui avais répondu : « tu ne m'écoutes pas ! ». Et elle, ébahie : « C'est vrai. Moi non plus on ne m'écoute pas, on ne m'a jamais écoutée. Quand j'étais petite... blabla... ». Bref, elle repartait dans son monologue dans lequel il n'y avait qu'elle-même. Encore une fois, je n'avais pas été entendu. J'étais bien content d'entendre d'où ça venait, j'étais heureux qu'elle s'exprime enfin, qu'elle parle vrai à propos d'elle-même au lieu de toujours se cacher sous les petites préoccupations de la vie quotidienne. Mais ça passait d'elle à moi, comme toujours, et pas du tout en sens inverse. D'où le souci du rêve d'inverser (de retourner) la situation.

Voilà pourquoi j'avais dû passer par la figure d'une collègue, une analyste et une femme, que la corpulence plaçait pour moi plutôt du côté des mères que du côté des

femmes. Voilà aussi pourquoi la minceur est nécessaire à mon désir, les rondeurs rappelant par trop la mère non seulement interdite sexuellement, mais celle qui n'a pas fait la moindre attention à moi. D'où le choix du rêve de cette autre femme. Par le contraste entre son visage très fin et son corps, voilé mais donc susceptible de révéler quelque épaisseur, elle pouvait combiner les traits de la mère (interdite) et de la femme (désirable).

Revenons à présent au plan de ce que je racontais de condensation de la théorie psychanalytique grâce à la bande de Moebius. Commençons par les trois dimensions de la vie psychique telles qu'exposées par Freud :

Dedans-dehors (ou : moi-monde extérieur): je rejette dehors la règle imposée, mais, à la fin, je le mets dedans, car elle me paraît juste. A la base, l'engagement que j'avais pris (dedans moi) envers un autre autre (dehors), se trouve contredit par l'engagement imposé par l'autre, la monitrice du stage. Il y a un conflit interne (dedans) à la règle comme telle, la règle de la parole donnée (donnée à l'autre, dehors). Toutes les règles en passent par là : l'apprentissage de la propreté, et de son corollaire, la politesse, c'est-à-dire le respect de l'autre, qui en passe par le respect de la parole donnée et le respect des horaires, tout cela vient du dehors. Par un retournement, nous devons les intégrer et faire en sorte qu'elles viennent du dedans. Comme on le voit ce n'est pas simple car, comme dans les ordinateurs, il y a des bugs, c'est-à-dire des contradictions entre règles. La fidélité à une parole donnée peut entrer en conflit avec la fidélité à une autre parole donnée. Ce qu'écrit fort bien la bande de Moebius : $1 = 2$, il y a deux faces, mais c'est la même. Je n'ai qu'une parole, c'est la même règle, mais il y a deux destinataires en compétition. Et d'une manière générale, ce que j'ai intégré dedans, sous la forme du surmoi, ça m'a pris assez de temps et de peine pour que je n'accepte pas de me le voir rappeler encore une fois par quelqu'un d'autre à l'extérieur. Moi et l'autre sommes d'accord sur cette loi de l'accord, mais un second autre vient rendre impossible la tenue d'au moins une de ces paroles. L'Œdipe fonctionne ainsi : l'amour pour l'un des parents s'accompagne de la haine pour l'autre. Mais si ce n'était qu'ainsi, ce serait bien trop simple. L'amour pour les deux parents entraîne la haine pour les deux également. Aimer l'autre parent, c'est comme faire une infidélité au premier. A l'inverse, l'amour d'une mère pour son enfant entre en conflit avec l'amour pour son conjoint et pour ses autres enfants. L'amour, en effet, c'est « mettre dedans » et, via une torsion, il se retourne en haine par un « mettre dehors » du fait d'une multiplicité de dedans possibles.

Actif-passif : je n'aime pas qu'on me dicte ma conduite (passif). Mais je veux bien respecter la règle si c'est de mon propre chef (actif). Recevoir une lettre qui serait personnelle, recevoir un gâteau, ce serait recevoir une douceur supplémentaire, ce serait une preuve du désir de ma mère à mon égard. Ce serait un témoignage de ce qu'elle aurait reçu, elle, ma lettre : il n'y a pas. J'essaie donc de faire monter sur scène cette lettre volée dès l'origine, pour faire basculer l'impossible à représenter (une mère qui ne m'écoute pas) dans la représentation (oui, c'est ma mère quand même, elle n'est pas comme je voudrais, mais elle est ainsi). Mais il n'y a pas de représentation d'une mère qui écoute, ni qui s'adresse à moi directement. Derrière cela se cache évidemment un désir sexuel pour ma mère, qu'elle n'a jamais voulu entendre, et avec raison... ça ne l'empêchait nullement d'exciter mon désir, car il répondait quelque part au sien à mon égard, dont elle ne voulait rien entendre non plus. On lit cela dans le tour supplémentaire que l'on peut faire sur la bande de Moebius par l'intermédiaire de la femme au visage fin, qui sait qu'elle excite le désir des hommes, le faisant sciemment

pour simplement s'en gausser ce qui signifie : castration. Quelle que soit la femme, elle m'apparaît comme le maître, c'est-à-dire celui qui agit, tandis que je suis ravalé à la fonction de l'esclave, celui qui subit ses ordres, ses règles et son désir. Le rêve tente de retourner cela, en intégrant ce qu'il en est du désir de l'autre, sous la forme des règles de l'autre, ce qui permettrait d'inverser le passif en actif. Mais il n'y parvient pas, ou s'il y parvient, c'est tout à fait partiellement.

Plaisir-déplaisir : le plaisir des yeux, apporté par la beauté, compense le déplaisir de la castration. Mais si une femme en tire un pouvoir, ça ne compense plus rien, c'est encore la castration. Et la castration, c'est le déplaisir absolu. Retournement du plaisir à regarder cette femme en déplaisir de me rendre compte qu'elle ne fait que mettre ce plaisir pour elle au service de mon déplaisir, son pouvoir sur moi, synonyme de castration. Oui, bien sûr, sa beauté déclenche mon désir. Mais si c'est pour être en concurrence avec tous les autres hommes, à quoi bon ? « Le roi a dit « je veux », on lui a coupé la tête », telle était la sentence qui tombait de la bouche de ma mère lorsque je me hasardais à dire « je veux ». C'est à travers cette association que je peux affirmer la présence de la castration dans la problématique du rêve. Elle était déjà présente quasi explicitement dans la notation : *Y'a un type très beau, au visage très fin... ah, non c'est une fille.*

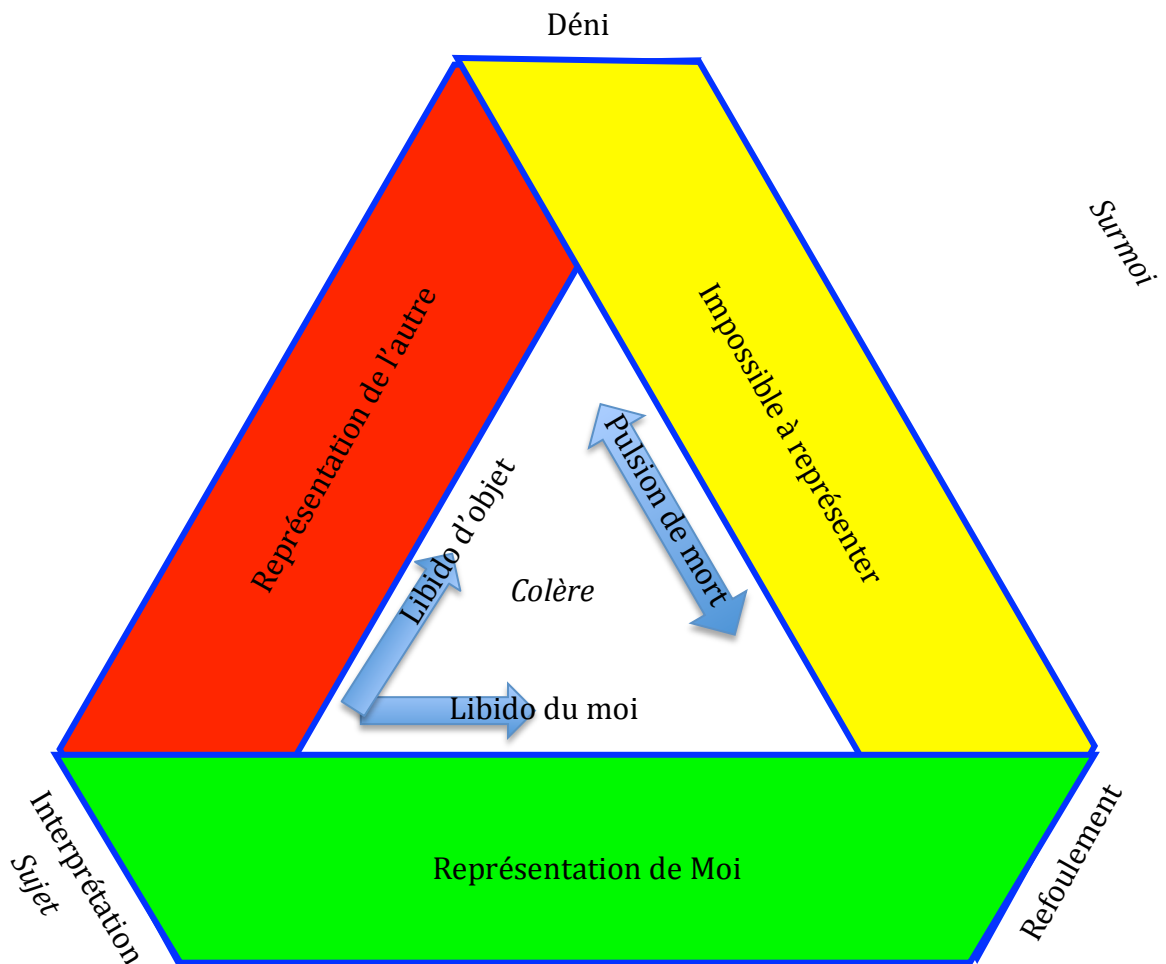
Il s'agit d'un déplacement du bas vers le haut, du phallus à la tête. C'est d'ailleurs cette menace de castration qui, souvent, fait dévier la pulsion sexuelle du bas vers le haut, du génital vers l'oral. Alors, le plaisir de manger remplace le plaisir sexuel. Les rondeurs conséquentes deviennent le témoignage de la castration. Vous remarquerez que cela peut aussi s'écrire sur la bande de Moebius qui, à chaque torsion, inverse le bas et le haut. Vous noterez aussi que le rêve se termine sur une bande de papier qui, dans sa structure même, évoque le plaisir enfantin des gâteaux dont il ne reste, hélas, que l'emballage. Cette structure, ce n'est ni l'avant, ni l'arrière, mais la feuille en tant que réunissant les deux par sa matière même. Comme on le dit de la bande de Moebius : elle a deux faces, mais elle n'en a qu'une. L'emballage ne témoigne plus que de ce qui manque : l'objet du désir, sous la forme d'une douceur, le gâteau. Un peu plus avant, il s'agit de l'amour et un peu plus avant encore, ce qui manque à un homme comme à une femme : le phallus. Telle est la lettre que ma mère m'a volée en ne m'écrivant pas personnellement.

Pour chacune de ces dimensions, la règle de la bande de Moebius s'impose : les deux pôles sont toujours présents simultanément. Ils sont toujours deux, mais c'est toujours la même pulsion, qui de surcroît se décline toujours en trois, sachant qu'on peut faire plusieurs fois ce tour de deux fois trois.

L'affect fondamental de ce rêve est la colère ; on peut l'écrire dans le trou autour duquel tourne la bande de Moebius. Un affect n'a pas de représentation, mais il sert à mettre en valeur une représentation. De la même façon, un trou met en valeur ce qui lui fait bord. C'est bien pour ça qu'on préfère aller en vacances sur un bord, de la mer, d'un lac ou d'une rivière. Autrement dit, le trou fait monter sur la scène les bords. Il les fait apparaître plus jolis à regarder, ce qui se passe en effet lorsqu'il s'agit d'une femme. Sa beauté signale le bord d'un trou impossible à représenter comme tel. La colère a pour autre nom : la pulsion de mort, qui est elle-même un alias de : le symbolique. Il s'agit de trouver une représentation, c'est-à-dire un symbole, pour ce qui ne parvient toujours pas à ce statut. Dans ce rêve, le témoignage le plus clair de ce qui ne trouve pas de représentation, c'est la lettre que je reçois à la fin. Outre la difficulté que j'ai eu à la

décrire, il y manque l'essentiel, un témoignage qui aurait fait de moi un sujet en m'assurant d'un désir venant de l'autre. Ce désir aurait conféré existence à mon phallus.

La colère vise à détruire l'impossible, autrement dit, le Réel, l'impossible à représenter. Elle jette un *fort* là où la représentation offrirait un *da*. Au lieu de cela, ça répète, ça tourne plusieurs fois autour du pot. Ce faisant, la pulsion de mort se divise en deux libidos mettant en valeur des représentations : une représentation de moi et une représentation de l'autre, à travers les diverses figures importantes qui ont fait autre pour moi. Freud appelait ça la libido du moi (narcissisme) et la libido d'objet, toutes deux composant la pulsion de vie. Voilà pourquoi ça court de l'une à l'autre via les torsions de la bande de Moebius. Les deux libidos sont encore des trous mettant en valeur des bords repérés, moi et l'autre. Les deux sont maintenues en mouvement et écartées par le bout de Réel qui reste impossible à symboliser, le morceau de bande de Moebius qui est à la fois dessus et dessous, moi et l'autre encore indifférenciés, la perception de l'objet Réel et sa représentation qui n'a pu encore monter sur une scène.



Il s'en suit quand même que ce qui monte sur scène, dans tout ce travail c'est le sujet. Même s'il ne parvient pas à construire les représentations manquantes. Même s'il n'a pu être actif partout, il l'est au moins dans ce travail de parole, ici d'écriture, qui vaut interprétation. Cette dernière est beaucoup moins importante que le parcours symbolique comme tel, comme acte de parole venant remplacer le passage à l'acte dans la réalité. C'est pourquoi je le représente non dans une zone de surface (où se tiennent le moi et l'autre) mais dans le trou de la torsion, notamment celui où j'ai situé l'interprétation. Mais il est là aussi bien dans les deux autres torsions indispensables à la première. Ces deux torsions de même sens représentent le travail du refoulement : la mise dedans des interdits par le fait du surmoi, source néanmoins des désirs de ces objets interdits. Elles mettent aussi en écriture l'assomption des impossibles également source de désirs, désir de représentation de ce qui ne peut être représenté.

J'écris donc le sujet dans ce trou qui articule le dessus et le dessous c'est-à-dire dans le mouvement qui fait passer d'une face à l'autre, ou encore : d'un pôle à l'autre de chacune des dimensions de la vie psychique. Il se trouve ainsi dans une représentation de la troisième dimension, celle qui ne peut pas se trouver dans l'écriture, puisque celle-ci doit de contenter des deux dimensions de la page.

Je ne doute pas de n'avoir pas répondu à votre attente. Il y a toujours un reste, comme un bout de papier sulfurisé. Les gâteaux de ce genre sont rarement digestes. Mais j'aurais au moins écrit cet article. Merci d'avoir joué la mouche du coche.

30/08/14